

ASSAISONNER LES ESPRITS

Texte, présentation, traduction et commentaire du « Su Wen », chap. II
(2^e partie)

Claude LARRE s.j. et E. ROCHAT de la VALLÉE

Résumé. — Les conduites humaines contrevenant aux commandements saisonniers et les dérèglements des saisons sont entrelacés dans une présentation dont le grand intérêt est de nous permettre de comprendre l'intimité de la relation d'un individu et des souffles constitutifs de l'Univers qui, en le traversant, le constituent comme individu vivant. On apprend aussi la différence entre la vertu du Ciel, tournée vers elle-même, sans effet au dehors, et la vertu céleste agissant entre Ciel Terre à travers le soleil, la lune et les planètes. La production de la vie à partir de la rosée perlée, qui se forme par la compénétration des nuées célestes et des brouillards terrestres. C'est le schéma ultime, englobant, de toute activité productrice du Ciel/Terre. C'est évidemment le modèle de la rencontre des souffles qui font et développent la vie en nous. Y contrevenir, c'est créer les profonds blocages par contre-courant, les obstructions qui provoquent la mort.

Mots clés : acupuncture, Su Wen, commentaires.

Summary. — Human conduct which contravenes the seasonal imperatives, added to upsets in the seasons themselves, are jointly presented in such a way as to allow us to understand the intimate relationship which exists between the individual and the ethers which make-up the Universe. It is the penetration of these ethers which allows the individual to live independently. We also learn the differences between internal heavenly energies, which have no outer repercussions, and the external energies, which act on the Heaven-Earth Axis via the Sun, Moon and Planets. Life arises from the pearly dew produced by the interpenetration of the celestial humours with the terrestrial mists. This is the ultimate holistic plan for all productive activity in the Heaven-Earth Axis. This, obviously, is the model for the meeting of the ethers, which causes Life to develop and persist within us. Should we oppose it, deep obstacles are created against the prevailing stream. This causes Death.

Key words : acupuncture, Suwen commentaries.

ORGANISATION DU TEXTE

Le chapitre second du « Huangdi Neijing Suwen » nous a présenté, dans sa première partie (c. 1 à 276), la normalité des conduites à tenir en fonction du déroulement des saisons : comment conduire sa vie en raison des mutations du temps, comment faire en sorte que les Esprits mènent notre vie, non pas à contre-temps, mais en accord avec les moments, avec les qualités propres des souffles de chacune des Quatre saisons.

La deuxième partie de ce chapitre (c. 277 à 618) continue sur le même thème, en nous montrant, poussées à leur point extrême, les catastrophes pouvant résulter d'un dérèglement des saisons ou de conduites humaines contrevenant aux règles saisonnières.

Cette deuxième partie peut se découper selon huit séquences :

c. 277 à 382 - Il arrive que les Quatre saisons se dérèglent au Ciel et sur la Terre. La vertu céleste respandit à l'interne ; elle se détourne de la Terre qui ne produit plus. Ce sont les cataclysmes naturels.

c. 383 à 400 - Cependant, au sein des cataclysmes, la vertu des Saints leur permet de subsister eux-mêmes et d'aider le peuple. Le salut du monde vient des Saints.

c. 401 à 448 - Qui contrevient aux règles de la saison dérègle en lui ses souffles et ses fonctions essentielles.

c. 449 à 460 - Les Quatre saisons et le *Yin/Yang* sont présentés comme « racines et tronc » des êtres.

c. 461 à 498 - On oppose le bon comportement des Saints à la mauvaise conduite des gens dévoyés.

c. 499 à 515 - Le *Yin/Yang* et les Quatre saisons sont le cours même de la vie des êtres, leur cycle vital.

c. 516 à 567 - Une fois encore, et de plusieurs manières, on oppose le comportement des Saints et celui des dévoyés. On montre que le dérèglement des conduites fondamentales de la vie établit un tel désordre que les échanges vitaux peuvent finir par se trouver bloqués à l'intérieur d'un homme. La mort est la conséquence extrême du dévoiement.

c. 568 à 618 - Une conclusion, en deux phrases parallèles : pour soi, comme pour la société, mieux vaut prévenir que guérir. C'est la conduite qu'adoptent les Saints, dont nous savons qu'ils sont responsables de la prospérité de tout ce qui est sous le Ciel.

TEXTE (c. 277 à 341)

Quand au Ciel les souffles sont clairs et paisibles, c'est la vertu lumineuse, elle est thésaurisée indéfiniment et rien ne descend.

Parce que la vertu du Ciel s'exerce,

le soleil et la lune ne peuvent pas exercer leur vertu,

les pervers font atteinte au vide central et à ses orifices,

les souffles Yang sont aussi bien interdits d'accès que bloqués à l'intérieur,

les souffles de la Terre sont empêchés d'exercer leur vertu ;

ni les nuées, ni les brouillards ne font plus d'essences,

alors la rosée perlée d'une rencontre dans les hauteurs ne descend pas,

les échanges et communications ne se manifestent pas ;

les dix mille êtres ne peuvent plus mener leur destinée à travers une vie,

et même les arbres fameux périssent en grand nombre.

tian	qi	qing	jing	guang	ming	zhe	ye		
臟	德	不	止	故	不	下	也		
cang	de	bu	zhi	gu	bu	xia	ye		
天	則	則	日	月	不	明	耶	害	
tian	ming	ze	ri	yue	bu	ming	xie	hai	
空	窳	陽	氣	者	閉	塞			
kong	qiao	yang	qi	zhe	bi	se			
地	氣	者	曷	明	雲	霧	不	精	
di	qi	zhe	mao	ming	yun	wu	bu	jing	
則	上	應	白	露	不	下			
ze	shang	ying	bai	lu	bu	xia			
交	通	不	表	萬	物	命	故	不	
jiao	tong	bu	biao	wan	wu	ming	gu	bu	
施	不	施	則	名	木	多	死		
shi	bu	shi	ze	ming	mu	duo	si		

TEXTE (c. 342 à 400)

Quand en raison des souffles malsains il n'y a plus de jaillissement,
vents et pluies sont dérégés, la rosée perlée ne descend pas,
et aucun végétal ne prospère plus.

Les vents voleurs accourent en rafales,
à tout instant la pluie violente éclate,
le Ciel/Terre et les Quatre saisons sont désorganisés,
on a perdu la voie,
et les êtres sont précocement voués à une destruction universelle.
Les saints étaient les seuls à suivre le cours naturel,
ils échappaient eux-mêmes à tout mal et conservaient les êtres en l'état ;
les souffles de la vie ne tarissaient pas.

惡	氣	不	發	風	雨	不	節	白	露	不	下
e	qi	bu	fa	feng	yu	bu	jie	bai	lu	bu	xia
則	苑	稟	不	榮	賦	成	風	數	至		
ze	yuán	gāo	bu	róng	zèi	fēng	shù	zhì			
暴	雨	數	起	天	地	四	時	不	相	保	
bào	yu	shù	qǐ	tiān	dì	sì	shí	bu	xiāng	bǎo	
與	道	相	失	則	未	央	絕	滅			
yu	dào	xiāng	shī	zé	wèi	yāng	jué	miè			
唯	聖	人	從	之	故	身	無	奇			
wèi	shèng	rén	cóng	zhī	gù	shēn	wú	qí			
病	萬	物	不	失	生	氣	不	竭			
bìng	wàn	wù	bu	shī	shēng	qì	bu	jié			

STRUCTURE DU TEXTE

Nous pouvons résumer et décomposer le texte comme suit :

- I. a) Clairs et paisibles, les souffles du Ciel sont une lumière (Guang 光) rayonnante (Ming 明).
- b) La vertu thésaurisée au Ciel par le Ciel, indéfiniment, ne peut donc pas descendre d'en haut.
- c) Alors le soleil et la lune, qui sont les souffles concentrés du Ciel, ne rayonnent (Ming 明) pas cette vertu.

- d) Dans les êtres déjà existant, l'absence de vertu du Ciel crée un vide et offre une entrée aux pervers.
- e) Il en résulte un blocage des souffles *Yin/Yang* du Ciel/Terre.
- f) Ce blocage fait qu'il n'y a plus d'essences vivifiantes et, partant, plus de rosée perlée, prémices des êtres vivants.
- g) Au niveau de la sexualité, il n'y a plus de rapports.
- h) Partant, plus de destinées se réalisant dans les circonstances diverses des existences particulières.
- i) Même de grands arbres à la longévité légendaire meurent en grand nombre.
- II. j) Les souffles rémanents stagnent; malsains, ils empêchent toute génération et toute régénération.
- k) Vent et pluie deviennent, de ce fait, sans règle ni mesure.
- l) Non matérialisation de la vie; plus de semen, partant, plus de rosée perlée.
- m) Et le commun des plantes ne connaissent pas de poussée végétale.
- III. n) C'est la bourrasque, la violence sans répit du vent et de la pluie.
- o) La rupture, au sein des Quatre saisons, de la cohésion du Ciel/Terre.
- p) Partout on manque à la Voie et la Voie manque à tous.
- q) C'est le dépérissement universel.
- IV. r) Heureusement, il y a des Saints qui persévèrent dans l'observance de la Voie.
- s) Ils se gardent en bonne santé.
- t) Santé qui préserve les Dix mille êtres qui s'abritent auprès d'eux.
- u) Malgré l'absence des souffles du Ciel, malgré la présence de souffles malsains, la vie alors peut se poursuivre.

Quand au Ciel les souffles sont clairs et paisibles, c'est la vertu lumineuse, elle est thésaurisée indéfiniment et rien ne descend.

En lui-même, le Ciel est de clarté, une clarté qu'il possède dès le temps ancien :

*"Dès le temps ancien possédèrent l'Unité
Le Ciel pour sa clarté ..."*

(Laozi, ch. 39)

Sans elle, d'ailleurs, il perdrait sa consistance. Cette clarté (*Qing* 清) est de paix et de sérénité. La Terre, elle-même, semblablement, mais à sa manière, est tranquille. C'est à la paix qui règne dans le Ciel qu'elle doit d'être tranquille.

Ainsi donc, la réunion de la clarté (*Qing* 清) et de la paix (*Jing* 靜) forme l'essence du Ciel. Mais cette clarté suprême est, en elle-même, invisible. Il existe un état du Ciel que nous ne pouvons pas voir : celui du Ciel qui rayonne en dedans, pour lui-même, en lui-même.

Bien entendu, dans l'azur du Ciel flotte la lumière qui enchante le commun des mortels. Mais ce n'est là qu'une vision d'une apparence projetée vers nous, citoyens du monde visible, et du monde invisible.

Par une autre partie de nous-mêmes, nous sommes unis à la vitalité du Ciel. Ne pouvons-nous pas comprendre qu'il puisse, à volonté, manifester dans la splendeur de ses productions, comme dans une stérilité apparente, son indépendance totale. Il semble parfois nous traiter comme "chiens de paille" (1).

*"Ciel/Terre est sans Bienveillance
Les Dix mille êtres il les traite en chiens de paille".*

(«Laozi», ch. 5)

Ce serait faire injure au Ciel d'assimiler hâtivement l'indépendance qui est la sienne à une indifférence. Il est dit souvent que le Ciel, qui est sans Bienveillance, n'est pas sans Bonté ni Miséricorde. Parfois, nous éprouvons, au contraire, sa bonté :

*"Le Bien de l'Haut est comme l'eau
L'eau bonne aux Dix mille êtres."*

(«Laozi», ch. 8)

(1) Chiens de paille : chiens de paille tressée qui devaient absorber les influences maléfiques lors des enterrements. Avant la cérémonie, on traite le chien avec honneur ; après, on le jette avec horreur.

Il arrive que le Ciel thésaurise sa vertu, indéfiniment, et ne donne pas, aux temps marqués, ce qu'on attendait de lui. Comme dit notre texte : "*Rien ne descend*".

Il est aisé de suivre, étape par étape, le raisonnement : le Ciel, élevé, produit en faisant descendre sa vertu. Mais il retient parfois en lui-même sa vertu et ne la laisse pas produire au dehors.

Une interprétation anthropocentrique de la "vertu resplendissante du Ciel" (*Tian Ming* 天明) pourrait, en effet, nous empêcher de comprendre que le Ciel transcendant a une vie propre, incrustable. Lors, sa vertu se répand en lui-même, hors de notre atteinte. Elle est sans aucun dehors. Comme on aime à le dire, elle est "intérieure", "intime" (*Nei* 内).

Le Ciel des Anciens se manifestait à lui-même, pour lui-même, en lui-même. Ainsi dans la théologie authentique du Judaïsme, du Christianisme et de l'Islam, Dieu existe avant d'exister pour nous.

Dans la pensée chrétienne, dès le temps de la prédication évangélique, une intimité de Dieu qui s'exprime comme un rapport du Père à son Fils et de ce Fils à ce Père est clairement annoncée. Il est intéressant qu'un texte aussi important que notre chapitre II consacre cette même situation d'une vertu céleste qui resplendit "en dedans", dans le moment où elle ne se manifeste pas "au dehors".

Ce rapprochement n'autorise pas à assimiler le Ciel du « Suwen » à Dieu, tel que le connaissent les théologies qu'on vient de mentionner. Elles-mêmes ne se confondent pas les unes avec les autres, nous le savons.

Les souffles clairs ont la transparence de l'eau : 水 et la vertu naturelle qui donne la vie comme on la voit dans la verdure de la verdure : 青. Ceci se marque, en chinois, de la manière suivante : 清, *Qing*, clair.

Ces mêmes souffles sont paisibles ; étant paisibles, ils sont clairs comme une eau qui décante éternellement ; ils sont paisibles de lumière. Pourquoi ne pas dire qu'ils sont sereins ? Ceci se marque, en chinois, de la manière suivante : 清静 *Jing*, paisibles.

L'union de deux qualités comme clairs, *Qing* 清 et paisibles, *Jing* 静 produit d'elle-même une troisième qualité : l'exercice, le rayonnement de la vertu, *Guang Ming* 光明. *Guang* 光 c'est le feu sacré

de la vie à sa source même. A partir de lui, par son rayonnement, les êtres resplendent (*Ming* 明).

Avant de s'occuper de la splendeur des êtres, l'auteur a voulu demeurer sur la splendeur cachée du Ciel lui-même. Ce n'est que dans une explication, qui vient d'ailleurs immédiatement à la suite, qu'il reliera les notions de rayonnement et de vertu. Pour l'instant, nous devons nous contenter d'énoncer : il appartient au Ciel, en lui-même, d'être un feu sacré qui luit et réchauffe.

Étymologiquement, la partie supérieure '丩' du caractère *Guang* (光) semble être trois marques d'un feu éclatant, porté sur une assise simplement esquissée : 儿, partie inférieure du caractère.

Ming 明 se dit du feu du Ciel quand on le considère en lui-même et sans référence à la Terre. Il n'y a pas alors de création d'êtres. *Ming* 明 se dit aussi du Ciel, quand on le considère dans sa relation avec la Terre. Il y a alors création d'êtres. Dans l'un et l'autre cas, *Ming* (明) est un rayonnement, une manière d'exercer la vertu.

Associé au caractère *Guang* (光), *Ming* (明) forme l'expression *Guang Ming* (光明) : lumière qui rayonne à partir d'un foyer et qui resplendit, rendant lumineux tout ce qu'elle atteint⁽²⁾.

La vertu céleste, qui est clarté, paix, feu lumineux de soi rayonnant, rappelle la découverte, faite au désert par Moïse, d'un buisson ardent qui brûlait sans se consumer. On s'en approche avec étonnement, crainte et tremblement. C'est un feu surnaturel, vivant pour lui-même, thésaurisant, pour parler comme le « Suwen », son essence. Pourtant, l'existence du Ciel/Terre et de tout ce qu'il contient, le fait que nous existions, nous-mêmes, nous qui l'observons et le contemplons avec émerveillement, signifie que cela même qui thésaurise en soi son essence, la laisse aussi produire des êtres. L'abondance de la vertu nous atteint.

"Les vivants sont lumière de la vertu"

(« Zhuangzi », ch. 23)

(2) Pour *Ming* 明 cf. tome I d'« Assaisonner les Esprits », p. 49, et « Symphonie de l'Empereur Jaune », p. 32.

Pour les Dix mille êtres, pour l'homme, une thésaurisation indéfiniment poursuivie de la vertu céleste, sans rayonnement créatif et productif à l'extérieur, tournerait vite à la catastrophe. La thésaurisation de la vertu céleste, en elle-même est normale, nécessaire et salutaire ; c'est la vie propre du Ciel qui s'entretient. Mais, à supposer que ce Ciel ait produit déjà le Ciel/Terre et son cortège de puissances et d'êtres, il est nécessaire, normal et impératif qu'il assure leur conservation et leur renouvellement, que les effets de sa vertu, un instant suspendus peut-être et pour des raisons qu'on ne connaît jamais parfaitement, soient à nouveau opérants. Sans quoi, la thésaurisation qui ne s'accompagne pas d'effluence, une situation où, comme le dit le texte, "*rien ne descend*", est un désastre dont on va nous proposer le sinistre tableau.

*Parce que la vertu du Ciel s'exerce,
le soleil et la lune ne peuvent pas exercer leur vertu.*

Rien ne descend plus du Ciel. Les premiers êtres à être touchés sont précisément ces concentrations de la puissance *Yang* et de la puissance *Yin* du Ciel : le soleil et la lune, qui fournissent aux hommes la chaleur, la lumière, la régulation du temps..., intermédiaires des bienfaits célestes répandus sur l'humanité.

Rien ne venant plus de la puissance céleste, toute tournée et uniquement tournée sur elle-même, le soleil et la lune n'ont plus de quoi thésauriser leur vertu propre ; ils ne peuvent donc plus resplendir, rayonner, puisque leur foyer de rayonnement est tari.

Parce que le Ciel rayonne (*Ming* 明) pour lui-même, le soleil et la lune ne peuvent plus rayonner (*Ming* 明) pour les êtres.

Ce Ciel retiré en lui-même n'a pas un regard, ni de jour ni de nuit, pour l'espace médian dans lequel nous vivons. Il l'ignore : il ne lui envoie ni la lumière du soleil, pour l'entretien de sa vertu *Yang*, ni la clarté de la lune, pour l'entretien de sa vertu *Yin*. Ou, si le soleil et la lune voguent encore dans le Ciel visible, leur puissance est faible, sans effet appréciable.

Le soleil et la lune ne pouvant resplendir, rayonner leur vertu, exercer leur vertu (*Ming* 明), les êtres serrés entre le Ciel et la Terre, laissés sans entretien, sont en état de manque. Ces vides que créent

l'émission insuffisante de la vertu tentent d'autres personnages, conventionnellement nommés des " pervers " (*Xie* 邪).

Les pervers font atteinte au vide central et à ses orifices.

Par l'absence de la vertu céleste sur la Terre, les souffles et influences se pervertissent (*Xie* 邪). Ils vont investir tous les creux et toutes les cavités où se concentre et se nourrit la vie.

L'image de la voûte céleste est le prototype de ces creux, de ces recès : *Kong* 空. Le Ciel couvre et couve la Terre et tous les êtres qu'elle porte ; à l'intérieur du creux de sa voûte, quand ses influences descendent normalement, prospèrent les Dix mille êtres. Chaque vie particulière a, de même, ses creux pour la protection et la prospérité de la vie : creux à l'intérieur des os (*Gu Kong* 骨空) où s'abrite la moelle, creux où s'accumulent de manière privilégiée les souffles animateurs et qui sont les lieux sur les méridiens (*Xue* 穴) atteints par le moxa ou par l'aiguille que l'acupuncteur manœuvre en certains " points " précis d'échauffement ou de piqûre...

Mais on peut vouloir souligner non pas le recueillement des souffles vitaux, mais la notion de leur passage. On préférera alors le terme *Qiao* (竅) : les orifices, les lieux de passage des souffles, des esprits et des essences. Par orifices, il faut entendre les 9 orifices du corps de l'homme (3) ainsi que les pores, toutes les voies de pénétration, les ouvertures par où communiquent l'intérieur et l'extérieur d'un corps.

L'organisation corporelle est une structure qui comporte autant de vides que de pleins, que l'on doit considérer autant du côté des accumulations vitales que du côté des échanges et circulations vitales. Le couple *Kong Qiao* (空竅) rend compte de ces deux aspects conjoints.

Malheureusement, ce sont les pervers, les pervertis qui, maintenant, s'accumulent et passent là où devraient se recueillir et circuler les souffles du Ciel.

*Les souffles Yang sont aussi bien interdits d'accès que bloqués à l'intérieur
Les souffles de la Terre sont empêchés d'exercer leur vertu.*

(3) 9 orifices du corps de l'homme : 7 orifices supérieurs (les 2 oreilles, les 2 yeux, les 2 narines et la bouche) et 2 orifices inférieurs (le méat urinaire et l'anus).

L'expression "interdits d'accès et bloqués à l'intérieur" (*Bi Se* 閉塞) semble indiquer une double impossibilité de communication : de l'extérieur vers l'intérieur (*Bi* 閉, portes fermées, barrées) et de l'intérieur vers l'extérieur (*Se* 塞, issues bloquées, passages bouchés).

La porte du Ciel, par laquelle les souffles du Ciel, ici appelés souffles *Yang* parce qu'ils sont vus dans la perspective de leur action sur la Terre, est non seulement fermée, mais verrouillée. Il n'y a plus moyen pour ces souffles d'aller à la rencontre des souffles de la Terre. Sur cette porte du Ciel (*Tian Men* 天門) qui s'ouvre et qui se ferme, on peut se reporter au « Laozi », ch. 10 :

*"Devant la Porte du Ciel
Qui s'ouvre et se referme..."*

Quant aux souffles de la Terre, ils dépendent, pour leur existence même comme pour leur aptitude à former des êtres, des souffles du Ciel. Quand les souffles du Ciel ne viennent pas à leur rencontre, les souffles de la Terre attendent, inertes. On le dit ici : "Ils sont empêchés", "ils ne peuvent pas resplendir", c'est-à-dire se montrer activés par le Ciel, vibrants de sa vie. L'expression employée pour désigner cet état est *Mao Ming* 冒明.

L'idéogramme *Ming* 明, association du soleil d'abord 日 avec, auprès de lui, la lune 月, c'est, graphiquement, la conjonction de toute la vertu du Ciel, de toute la vertu participée de la Terre et, plus généralement, du Ciel/Terre. Nous savons, par ce qui précède, que cette splendeur est, au Ciel, invisible. Elle est visible seulement quand il s'agit du soleil, de la lune et de la Terre, en dépendance du Ciel.

Mais ce resplendissement (*Ming* 明) peut être « empêché » (*Mao* 冒, encapuchonné, recouvert de quelque chose qui cache). L'idéogramme *Mao* 冒 superpose le soleil 日 à la lune 月 : il y a éclipse. Cette éclipse de l'un des luminaires par l'autre est un thème exploité, dans toute l'histoire chinoise, quand il s'agit d'expliquer les désordres de la nature et de la société constatés, précisément, lors des éclipses. Le Livre des Odes chante :

*"Conjonction du soleil et de la lune, au premier jour du dixième mois
[lunaire,*

*Vingt-huitième jour du cycle : éclipse de soleil de très mauvaise augure.
La lune est éclipsée, mais voici que le soleil aussi est éclipsé.
A présent, le sort du peuple ici-bas est bien misérable.*

*Soleil et lune annoncent des malheurs; ils s'écartent de leurs orbites.
C'est que les principautés sont mal gouvernées et les gens de bien exclus
[des charges.*

*Que la lune soit éclipsée n'est pas un grave désordre.
Mais pour que le soleil soit éclipsé, quel malheur est-il tenu en réserve.*

*Dans une lumière éblouissante, il tonne au milieu des éclairs;
Nulle tranquillité, nul bonheur.*

*Cent cours d'eau bouillonnent et débordent;
Les rochers les plus élevés croulent de la cime des montagnes.
Les escarpements et les gorges des montagnes sont changés en vallée,
Et les vallées encaissées sont changées en collines.
Malheur à nous en ces jours! et personne n'a le cœur d'y mettre un terme."*

(« Shijing », II, IV, 9).

Parler de « souffles Yang » (*Yang Qi Zhe* 陽氣者) et de « souffles de la Terre » (*Di Qi Zhe* 地氣者) est une formule élégante et significative :

Les souffles *Yang*, porteurs de la vertu céleste, donnent l'impulsion de la vie. Ils passent d'abord la porte du Ciel, comme on accède au Palais impérial, à Pékin, par Tian an men, la Porte de la Paix Céleste (la Porte *Men* 門 de la Paix, *An* 安 céleste, *Tian* 天). Ils entrent dans les êtres par d'autres portes, dont les noms indiqueront souvent les modalités de pénétration. L'étude comparative des noms des points sur les méridiens le montre clairement.

Les souffles de la Terre n'ont aucune initiative propre dans le mouvement vital. Si le Ciel le voulait, ils pourraient resplendir, rayonner la vertu participée du Ciel. La Terre porterait tout le règne végétal et la foule des animaux et la société humaine, l'individu avec la merveille de son corps.

La Terre attend. C'est pour cela, peut-être, qu'une disymétrie subtile a été introduite : souffles *Yang* d'une part et souffles de la Terre

d'autre part, au lieu de l'expression, plus courante : souffles du Ciel, souffles de la Terre.

Les souffles de la Terre ne resplendissent pas, ne rayonnent pas, n'exercent pas leur vertu : le Ciel ne le veut pas et la Terre ne le peut pas.

Comment se manifeste ce divorce du Ciel et de la Terre ? et quels sont les intermédiaires obligés de leur rencontre ?

*Ni les nuées ni les brouillards ne font plus d'essences
Alors la rosée perlée d'une rencontre dans les hauteurs ne descend pas
Les échanges et communications ne se manifestent pas.*

Dans le médian du Ciel/Terre, les nuées qui se tiennent dans le Ciel et les brouillards qui rampent au ras de la Terre ne se sont pas rencontrés pour former, dans les hauteurs, les essences fécondes (*Jing* 精). Les essences fécondes sont d'elles-mêmes invisibles, mais douées d'une puissance extraordinaire ; elles procèdent à la fois de la vertu du Ciel qui donne la vie (精, la couleur de la vie) et de la vertu de la Terre qui donne les céréales, les grains dont on se nourrit (米 : image du grain de céréale éclaté).

Ces essences (*Jing* 精), ces matériaux pleins de vie, sont le support d'une expression très proche des premières formes de la vie : « la rosée perlée » (*Bai Lu* 白露, littéralement la rosée blanche).

La rosée perlée (*Bai Lu* 白露) n'est pas le givre, ni la gelée blanche ; elle est dépôt de fines gouttelettes d'eau, rayonnant sous l'éclat du soleil. Le caractère *Bai* 白 signifie ce blanc, rayonnant de lumière, net et pur, clair et brillant. La rosée qui se forme entre Ciel et Terre est pure, comme le Ciel, tranquille, comme la Terre : elle est prête à devenir l'origine de chacune des existences particulières.

Les vertus de la rosée sont si puissantes, qu'elle entre en composition dans les breuvages d'immortalité et qu'elle est parfois la seule nourriture des Immortels :

*" Sur le mont Gushe, habitent des Hommes spirituels (Shen Ren 神人)...
Ils aspirent le vent et boivent la rosée " (pour toute nourriture).
(« Zhuangzi », ch. 1)*

Quand le Ciel le veut bien, il la laisse descendre, toute chargée de ce qu'il y a de plus exquis dans les souffles qui sont les siens, après avoir fécondé les souffles de la Terre, montés à leur rencontre. Quoi de plus simple que le mélange intime de la vapeur et du brouillard essentiels !

Le tableau ici est inverse : aucune essence n'est produite, ni dans les nuages, ni dans les brouillards ; aucune rosée féconde ne descend du Ciel. C'est qu'il n'y a plus de rapports.

Ces rapports évoquent des relations très intimes, les seules fécondantes. Quand on parle d'échanges et de communications, ces échanges sont sexuels. Le terme chinois, *Jiao* 交, échanges, signifie la conjonction sexuelle. Elle est croisement d'influx.

A partir de la compénétration des essences *Yin* et *Yang* en présence, la vie qui vient de naître ne peut pas se retenir de se répandre partout, de passer et circuler librement à travers tout : c'est le sens de l'idéogramme *Tong* 通, ici rendu par « communications ».

La force, la liberté de l'expansion, c'est la vie même. Mais encore faut-il réaliser les conditions de la communication pour que cette expansion s'opère. Nous venons de voir que le Ciel a fermé sa porte et que la Terre ne peut qu'attendre l'ouverture.

Aucune manifestation, *Bu Biao* 不表 : il n'y a pas d'échanges tournés vers l'extérieur, vers l'avant (*Biao* 表).

*Les dix mille êtres ne peuvent plus mener leur destinée à travers une vie
Et même les arbres fameux périssent en grand nombre.*

Pourquoi dire que les destinées des êtres sont comme suspendues, que les chances et les occasions dont l'enchaînement font une vie ne sont plus données ?

C'est que la conception chinoise répugne à voir dans la vie une chance donnée une fois pour toutes. Le Ciel fait comme pleuvoir la vie sur nous et notre vie pousse en nous, comme l'herbe des champs. Quand le Ciel ne regarde plus la Terre comme une compagne, quand il manifeste son aversion en se détournant des êtres, l'inspiration nous manque, la force de vivre défaille. Ce qu'on appelle *Ming* (命), la destinée, n'a plus les occasions (*Gu* 故) de sa réalisation.

Sheng Ming (生命), « poussée vitale et destinée », est l'expression complète de la vie des vivants. *Sheng* (生) entre en composition avec *Ming* (命) comme la poussée se compose depuis la Terre avec la destinée voulue, présentée avec condescendance par le Ciel.

On précise comment les Dix mille êtres sont provisoirement exclus de l'attention conservatrice du Ciel. Ce souverain néglige ses sujets ; jusqu'aux grands arbres si fameux (*Ming Mu* 名木), qui attestent magnifiquement la puissance du Ciel : ils s'élancent à perte de Ciel et jaillissent, comme pour l'éternité. Ce sont des princes frappés de la peine capitale : "Ils périssent en grand nombre".

Ces grands arbres, on les trouve dans les chapitres I et II du « Zhuangzi ». Ils sont les manifestations exemplaires de la vitalité cosmique, soit qu'ils se rencontrent dans l'abîme saturé de chaleur humide du Sud (chapitre I), soit qu'ils couronnent des hauteurs (chapitre II).

Ce sont des arbres qui ont su sélectionner et absorber les essences (*Jing* 精) les meilleures et les plus raffinées ; de ce fait, ils ont pu transformer profondément leur nature d'arbre ordinaire ; ils ont pu perfectionner leur destinée, leur *Ming* (命), car ils ont su profiter au maximum des circonstances (*Gu* 故) que la vie leur a offertes. Ils ont donc acquis une vertu se manifestant par une longévité exceptionnelle. Ils méritent un nom (*Ming* 名). Ce nom rend compte exactement de leur nature extraordinaire et de la vertu qu'ils thésaurisent.

Même ces arbres, modèles de vie sachant prospérer au maximum, périssent.

Un lecteur pressé que n'intéresse pas les subtilités de la littérature classique chinoise ne s'attardera pas sur ce que nous allons maintenant exposer. Il faut, en effet, rendre compte d'un des passages les plus controversés et des plus commentés, traduit dans les ouvrages occidentaux avec une étonnante diversité, une grande ingéniosité.

Avec un peu d'audace, nous avons tenté une interprétation que nous publions. Mais nous avons le sentiment qu'elle respecte à la fois le sens probable, l'ordre logique, la signification des caractères, dans le contexte total du chapitre II du « Suwen ».

Quand en raison des souffles malsains il n'y a plus de jaillissement.

Notre opinion est qu'entre le Ciel et la Terre, dans l'Empire, il peut se trouver, par la faute des souverains, des ministres, des fonctionnaires et du peuple, une atmosphère malsaine d'une telle ampleur que tout le système des échanges du Ciel/Terre se trouve bloqué. De temps à autre se produit ce que les Chinois, à juste titre, considèrent comme une calamité : la stagnation des souffles qui se pervertissent, croupissent comme des eaux stagnantes, parce que, faits pour vivifier en circulant, ils ne passent plus.

Il y a donc des émanations malsaines, des miasmes, des maladies qui atteignent les corps individuels en grand nombre (épidémie) et le corps social universellement : misère dans les campagnes, compétitions guerrières des clans, meurtres, pillages, vols, viols, famines endémiques, oppression des populations par une administration corrompue, une Cour tout occupée de ses plaisirs et de ses intrigues, un souverain paresseux, incapable et maudit. Ce tableau apocalyptique, que les historiens chinois surimposent régulièrement à leurs récits des fins des dynasties, trouve une expression à la fois large et précise dans cette évocation des « souffles malsains » (*E Qi 惡氣*).

A l'époque où l'expression « souffles malsains » (*E Qi 惡氣*) a été imaginée par le ou les auteurs du chapitre 2 du « Suwen », on savait tirer les conséquences de ce désastre. On se tournait vers le Ciel et l'on observait la profondeur de cette mystérieuse puissance tutélaire de l'homme. On voyait bien que les souffles malsains bloquaient le cours ordinaire des émissions pures, qui sont l'usage ordinaire d'un Ciel favorable, déversant sans compter l'impalpable et féconde puissance dont se nourrit la vie universelle. Les auteurs du « Suwen » sont des astrologues, observateurs du Ciel et des prophètes lettrés, annonciateurs des destins. Ils ne peuvent, rendant compte du désastre, que répéter :

"Les souffles malsains s'opposent au jaillissement."

Où sont-ils, ces souffles malsains ? Partout. Dans les malades, ils bloquent la vie ; dans les villages, ils bloquent les marchés ; dans les villes, ils créent les désordres ; dans la capitale, ils paralysent les fonctionnaires honnêtes et fouettent les instincts des courtisans

dépravés qui, dans une plus grande dépravation, cherchent le soulagement illusoire de leur angoisse et de leur frénésie; ils créent, dans cet immense empire, la détresse et une consternation sans limites.

Le malheur et l'iniquité montent jusqu'au Ciel. Lui, indigné de tant de vilenie et, temporairement, réduit à l'impuissance, manifeste son aversion en refusant de faire jaillir à nouveau les souffles purs.

Pour bien faire ressentir, à la manière rhapsodique de la langue classique, l'étendue du désordre, on va en détailler les manifestations. Après les souffles malsains s'opposant au jaillissement (*E Qi Bu Fa* 魂氣不發), qui situe au Ciel la première conséquence du désordre, dont la cause profonde est la dépravation du pouvoir : l'Empereur et la Cour, on redescend par le milieu atmosphérique : vents et pluies dérégés, absence de rosée perlée, stérilité des cultures et de l'arboriculture, déchaînement des vents voleurs et des pluies destructrices; on parvient à la constatation du désordre et de l'incohérence installés dans l'organisme des Quatre souffles saisonniers.

Puis, comme on voit souvent, au cinéma, après les terrifiantes séries noires des plans catastrophiques, une lumière réparatrice apparaît. Voici que les sauveurs du peuple et du monde s'avancent. Ce sont les Saints (Rois), invulnérables, sains de corps et d'esprit; grâce à leur fidélité imperturbable à la Voie.

Ils marchent en tête des Dix mille êtres, régénérés par communication de la vertu des Saints; et voici qu'en chacun les souffles se remettent à circuler; ils revivent, s'ils ne sont pas déjà morts. C'est que maintenant, après l'inexplicable mortification universelle, un dégel s'est opéré; les communications sont à nouveau ouvertes en toutes les directions; Hiroshima renaît de ses cendres irradiées et Beyrouth se relève de ses ruines accumulées. Les souffles malsains ont été dissipés, l'écoulement général a repris, le Ciel montre à nouveau le visage qu'il avait détourné.

Si le malheur est apparu, avec sa dimension politique que nous avons évoquée, une dynastie nouvelle est fondée ou, pour le moins, une ère nouvelle est établie. Le nom de cette dynastie peut être Ming (明) : Rayonnement de la lumière du Ciel, ou Qing (清) : Pureté de la clarté céleste; le nom de cette ère évoque et impose des souffles

bienfaisants. La Chine, sur des eaux apaisées, avance sous la poussée favorable d'un Ciel d'où jaillit à nouveau l'inspiration de la vie.

Il convient maintenant de présenter les justifications pour une traduction d'un texte qui a suscité tant d'interprétations diverses chez les commentateurs et les traducteurs. Les voici donc.

D'une manière générale, *Fa* (發), traduit déjà par «jaillissement», se dit du souffle *Yang*, de l'émission céleste. D'une manière particulière, *Fa* (發) est le mode propre d'émission de souffles au printemps⁽⁴⁾. Contextuellement, *Fa* (發) doit avoir un sens normatif, favorable et céleste. Ne pas jaillir (*Bu Fa* 不發) dit l'impossibilité ou la volonté déterminée propre au Ciel pour l'émission des souffles : il ne peut pas et ne veut pas émettre des souffles qui, étant célestes, ne peuvent être malsains ou malfaisants. Ne pas émettre, (*Bu Fa* 不發) ne peut donc se dire que des souffles réguliers qui ne sont pas émis.

Mais comment peut-il y avoir des souffles malsains et malfaisants (*E Qi* 惡氣)? Ce ne peut être qu'en raison d'un dérèglement du médian. Qui est responsable du médian? C'est nécessairement le Roi, chef des hommes, constitué comme vicaire du Ciel.

A côté de cette explication immédiate et principale, on peut admettre des responsabilités des Esprits, quelques *Gui* (鬼), des âmes errantes, des animaux irrités et malheureux.

Le raisonnement est le suivant : ou bien il ne s'agit que d'un incident mineur, et le Ciel ne punit pas tout l'Empire et ne se trouve pas réduit à l'impuissance; sa bonté, qui est réelle, n'en est pas affectée. Ou bien il s'agit d'un désordre (*Luan* 亂) grave, et alors, c'est inévitablement l'Empereur et la Cour qui sont en faute.

Contextuellement, on nous parle d'un authentique cataclysme. Il faut respecter l'ampleur de la vision. On ne peut admettre que l'expression «souffles malsains» (*E Qi* 惡氣) soit réduite au cas d'un individu malade, gravement ou non, par blocage, perversion des souffles.

La position définitive que nous adoptons sera celle-ci : les souffles sont d'autant plus malsains que le Ciel n'émet plus. Le Ciel peut d'autant moins émettre qu'on l'empêche, malignement, de le faire. Un point est incontestable et doit se retrouver toujours : par le Ciel, rien ne jaillit plus.

(4) Cf. première partie d'« Assaisonner les Esprits », p. 15 et pp. 42-43.

Il reste encore une indétermination. Veut-on dire qu'une telle situation ne s'observe qu'au printemps? Nous ne le pensons pas. C'est par excellence au printemps que l'émission des souffles du Ciel fait naître et que le caractère de ce jaillissement est typiquement *Fa* (發). Ce qui est vrai du printemps, éminemment, l'est encore des autres saisons : l'été qui renforce le printemps, l'automne qui soutient et conserve les acquis du printemps et de l'été. L'hiver, certes, c'est la non-communication avec le *Yang*; mais, en tout hiver, il y a des moments rares et de faible intensité où des souffles sont émis par le Ciel. Les saisons ne sont pas à découper au couteau, comme des parts de brie.

Quand la succession des saisons est bien établie, grâce au Ciel, au souverain, à la Cour, aux ministres, aux fonctionnaires, aux lettrés, aux agriculteurs, aux artisans et aux commerçants, "quand les chevaux sont aux pâturages pour les fumer, quand le monde suit la Voie", un peu d'irrégularité est tolérable : l'enracinement de chaque existence particulière au Ciel n'est pas rompu.

Notons enfin que bon nombre de commentateurs et d'interprètes corrigent le texte du «Suwen», en supprimant la négation. Ils comprennent alors : *E Qi Fa* 惡氣發, des souffles malsains sont émis. Nous venons de voir que cette correction ne s'impose pas.

Ainsi donc, le Ciel détourne son visage et se met à refuser, au moins pour un temps, d'envoyer ses Esprits, de faire descendre vers la Terre les souffles essentiels qui, reçus par elle, au milieu du Ciel/Terre, dans l'espace médian, font jaillir les vivants.

Les souffles, que l'on avait déjà vu pervertis, pervers (*Xie* 邪), sont présentés maintenant comme résultats de la colère, de l'aversion du Ciel : ils sont malsains, mauvais, porteurs de maladies et des épidémies. Toute la vie entre Ciel et Terre va être perturbée par leur action. Les trois propositions qui suivent, et qui explicitent la situation en ce moment de souffles malsains, sont du reste trois propositions négatives : ce qui devrait être n'est plus.

La première de ces propositions présente le vent et la pluie dans une manifestation contraire à leur état naturel.

Vents et pluies sont déréglés.

Ces aides de la vie sont des serviteurs du Ciel : le Comte du Vent et le Maître de la Pluie. Toute la mythologie atteste leur existence, leurs

titres et leurs rôles. Ils sont parfaitement figurés sur la bannière de Mawangdui⁽⁵⁾.

A l'ordinaire, le Vent et la Pluie s'acquittent ponctuellement de leur service; leur apparition rythme le déroulement des saisons et du temps. Mais ils se trouvent, momentanément, sans injonction du Ciel, leur seigneur; ils sont déconcertés; ils emmêlent alors leur puissance dans des affrontements meurtriers; ils se manifestent à contretemps, au grand dam des végétaux, des animaux et de l'homme.

S'il y avait des souffles du Ciel, qui ont leur régulation en eux-mêmes et donnent régularité et constance aux phénomènes rangés sous leur autorité, vents et pluies ne seraient pas dérégés. Du moins, pas de manière catastrophique et durable. Un vent, une pluie intempestifs ne troublent pas longtemps l'ordre des choses :

*“Une bourrasque ne dure pas la matinée entière
Une averse ne dure pas jusqu'à la fin du jour.”*
(«Laozi», ch. 23)

La rosée perlée ne descend plus.

Nous avons vu la rosée perlée comme les particules vivantes essentielles qui se forment entre le Ciel et la Terre, dans le médian. Son absence est responsable de l'anémie fatale qui frappe, dans les hauteurs, les géants de la forêt et, dans les plaines, les cultures des hommes.

Et aucun végétal ne prospère plus.

L'absence de rosée provoque la catastrophe tant redoutée des agriculteurs et des horticulteurs : les graminées, d'ordinaire résistantes et vivaces, apparaissent sans force pour sortir, sans énergie pour croître; les fleurs sont malingres et l'épi, vide de grain.

Correspondant au non jaillissement (*Bu Fa* 不發) du Ciel, au non exercice de l'action fécondante et printanière du Ciel, nous avons l'absence de la vivification printanière des Dix mille êtres : *Bu Rong* 不榮, nulle prospérité de la vie dans les êtres.

(5) Découverte dans une tombe, au Henan, en avril 1972; image tantrique du cycle de la vie...

*Les vents voleurs accourent en rafales
A tout instant la pluie violente éclate.*

Couronnant ce désastre, silencieusement apparu, voici que le vent se fait voleur et, par l'assaut furieusement répété de ses rafales, pille ce qui, par chance, avait peut-être été produit.

Après les grands arbres et les végétaux, les vents voleurs touchent, peut-être, plus directement l'homme. Ce sont ces mêmes vents voleurs (Zei Feng 賊風) qu'on voyait, au chapitre premier du «Suwen», associés au vide et aux pervers. On les évitait justement "en tenant compte de la saison". Mais nous sommes dans une époque où les saisons elles-mêmes sont dérégées. Comment alors éviter qu'ils viennent ravir à l'homme ses énergies, alors même qu'il subit les attaques incessantes de la pluie. Elle aussi se rebelle; en de furieuses averses, elle lacère les feuilles, démolit les fleurs, pourrit les fruits, détrempe les sols, emporte la terre, pénètre l'homme, s'acharnant à tout détruire.

La belle alternance du vent et de la pluie, la belle mesure du sec et de l'humide, la bonne collaboration du chaud et du froid, leur répartition symphonique faisaient la cohésion des souffles normaux, au long de l'année, chacun aidant ou achevant ce que l'autre fait ou prépare. Rien ne va plus.

Le Ciel/Terre et les quatre saisons sont désorganisés.

Le Ciel marque son aversion à l'Empire, à l'un des royaumes, à une région, parce qu'un manquement d'un responsable humain de l'ordre naturel s'est produit. Alors les Quatre saisons, nom que nous donnons aux Quatre modalités des souffles du Ciel/Terre, demeurent dérégées.

S'il n'y a plus de printemps pour les êtres, s'il n'y a plus de saison, comment l'homme peut-il suivre les saisons, assaisonner ses Esprits?

On a perdu la voie.

On ne sait plus où l'on va, on ne sait plus où aller. L'homme a perdu la Voie et la Voie ne règle plus l'activité humaine. La Voie manque à l'homme qui, le premier, l'insensé, lui a manqué! Le cœur de l'homme — le «Laozi» dit plutôt le Roi — est le pivot des mouvements naturels; comment le déplacement du pivot ne créerait-il pas le désordre universel?

Et les êtres sont précocement voués à une destruction universelle.

Le désordre universel est l'abomination de la désolation. Ce qu'on exprime parfois ainsi : "Le Ciel se renverse, la Terre se retourne" (*Tian Fan Di Fu* 天翻地覆, le monde est sens dessus-dessous. C'est le «monde à l'envers», un bouleversement général, un cataclysme universel, une apocalypse.

L'expression «être précocement voués à une destruction universelle» (*Wei Yang Jue Mie* 未央絕滅) correspond à un anéantissement prématuré. Ce qui n'est pas encore développé (*Wei Yang* 未央) est privé de vie (*Jue* 絕) et anéantit (*Mie* 滅). Le graphisme de *Wei* 未 fait ressortir la verticalité de la poussée; celui de *Yang* 央 son horizontalité bien établie, portant, en son centre, la vie.

Le désastre total est mis sous nos yeux.

*Les saints étaient les seuls à suivre le cours naturel.
Ils échappaient eux-mêmes à tout mal et conservaient les êtres en l'état.
Les souffles de la vie ne tarissaient pas.*

Mais les Saints, les *Sheng Ren* (聖人) veillent. Ils ne sont pas de ceux qui, par mégarde ou par inconscience, provoqueraient l'aversion du Ciel. En eux-mêmes, par une attention de tous les instants qui les régénère, bien loin de les fatiguer, ils suivent la Voie, préservent, dans l'intimité de leur être, de leur organisme, du mouvement de leurs Esprits, le déroulement des saisons.

Ce sont des barques vides qui descendent le courant, comme le peintre japonais Sesshou Toyō, moine zen du XV^e siècle, dont le nom signifie : Barque dans la neige, comme le vieux cascadeur qui nageait, sans peur et sans faute, dans le chenal de la cataracte de Liuliang⁽⁶⁾.

La conscience de la Voie, en eux, les rendait invulnérables, et peut-être inconscients, de ce que d'autres auraient estimé être un risque mortel. D'eux, on doit dire qu'ils «suivaient» la Voie, qu'ils étaient livrés à la Voie. D'eux, le «Huainanzi» dit qu'ils sont "le printemps pour les êtres" (ch. 7).

(6) Cette anecdote se trouve dans «Zhuangzi», ch. 19, et dans «Liezi», ch. 2.

Il y a des états de perfection, dans le compagnonnage avec la Voie, si élevés que les mots sont impuissants à les rendre. Quand deux amis vont ensemble, vivent ensemble, devisent ensemble, qui suit l'autre? Ainsi de l'homme Saint adonné à la Voie, compagnon de la Voie, ainsi de la Voie, compagne du Saint.

Les Saints, les *Sheng Ren* (聖人) veillent donc. Ils supportent le temps qu'il fait sur le monde, tout le temps qu'il faut, jusqu'au retour de la bienveillance du Ciel. Le Ciel mettra fin à son irritation; il se convertira de son aversion.

Les Saints, on le comprend sans peine, parce qu'ils veillent instinctivement sur leurs Esprits propres, résistent à la pénétration, toujours instante, des pervers. Mieux que les arbres fameux séculaires, mieux que les plantes les plus vivaces, soumis par leur enracinement aux intempéries, ils s'abritent des désordres de la pluie et du vent et des cortèges de maléfices qui accompagnent et diversifient une perturbation universelle, au sens propre, épidémique.

Nous l'avons dit, si des arbres peuvent devenir des arbres fameux (*Ming Mu* 名木), jusqu'où ne pourraient parvenir des hommes, que leur dotation originelle en Esprits (*Shen* 神) fait les plus proches du Ciel, parmi les Dix mille êtres.

Les Saints ne se laissent pas surprendre par les «raids» de bandits et de pillards, dont on nous parlait pour qualifier le dérèglement du temps et la désorganisation de l'ensemble saisonnier. Parlant des Saints, le «Laozi» insiste sur leur prudence de serpent, qui leur vient de leur simplicité de colombe :

*“On dit que ceux qui maniaient l'art de vivre
Voyageaient par les chemins,
Sans rencontrer ni le rhinocéros ou le tigre,
Qu'ils n'étaient pas aux armées,
Portant armes et cuirasses.
Un rhinocéros n'aurait jamais eu où porter sa corne,
Un tigre où jeter sa griffe,
Une arme de place pour son tranchant.”*

(«Laozi», ch. 50)

Grâce à cette colonne affermie sur soi-même, immobile et flexible, qu'est un Roi, un Saint, au milieu des tempêtes, la survie des Dix mille êtres peut être assurée. Ils ne perdent pas tous la vie : ce qu'il reste de souffles en eux, malgré tout, n'est pas absolument perdu et tari. Dans l'orbite des Saints, ils profitent du rayonnement de la vertu qu'ils ont su préserver en eux et par eux.

Les hommes Spirituels (*Shen Ren* 神人), qui se nourrissaient de rosée, ne faisaient rien d'autre :

"Ils se promènent dans l'espace, les nuages leur servant de chars et les dragons de monture. Par l'influx de leur transcendance, ils préservent les hommes des maladies et procurent la maturation des moissons."

(« Zhuangzi », ch. 1)

Le rôle d'un Saint, Roi s'il est sur le trône, sage promu à la royauté s'il ne l'est pas, apparaît d'autant plus indispensable et prodigieux qu'il n'est pas au pouvoir des Dix mille êtres de se soustraire au dévoiement des méchants.

Marcel Granet a très bien exposé comment le Vent et la Pluie se sont trouvés requis par le rebelle Chi You dans la bataille qui l'opposa à Huangdi, l'Empereur jaune lui-même.

Quand le « Laozi » (ch. 73) écrit :

*"Les aversions du Ciel, qui donc les comprendra?
Les Saints eux-mêmes peinaient pour les comprendre"*

il faut entendre que cette peine (*Nan* 難) des Saints n'était pas une simple difficulté et que la compréhension des « aversions » (*E* 厄) du Ciel était bien plus qu'un effort intellectuel. Les Saints étaient des Rois ; les aversions du Ciel d'effroyables désordres ; la compréhension de la situation était la mise en œuvre des moyens de salut pour rétablir la Voie, follement et perversément abandonnée par d'affreux tyrans. Bref, les Saints étaient les sauveurs du peuple et les fondateurs d'un ordre nouveau, un retour à la Voie.

Concluons ce premier paragraphe par un extrait du Livre des Odes, qui lui fait écho :

"L'Auguste Ciel, qui est si grand, ne déploie pas une grande
[bienveillance.

Il envoie la mort et la famine exercer sur toutes les principautés
Leurs ravages et trancher la vie des hommes.

Le Ciel, qui est si miséricordieux, use d'une rigoureuse sévérité,
sans tenir compte d'aucune considération.

Qu'il ait rejeté (et livré à la mort) les coupables (c'est justice);
Ils ont porté la peine de leurs crimes.

Mais pourquoi sur toute l'étendue de l'empire,

Les innocents sont-ils enveloppés dans la même condamnation ?

.....

Ob ! Si l'empereur se mettait à faire le bien !

Au contraire, il fait le mal de plus en plus."

(« Shijing », II, IV, 10)

TEXTE (c. 401 à 448)

Aller à l'encontre des souffles du printemps fait que le Shao Yang ne
produit pas, les souffles du foie sont accidentés à l'interne.

Aller à l'encontre des souffles de l'été fait que le Tai Yang ne développe
pas, les souffles du cœur sont en vide à l'interne.

Aller à l'encontre des souffles de l'automne fait que le Tai Yin ne récolte
pas, les souffles du poumon sont brûlés et encombrés.

Aller à l'encontre des souffles de l'hiver fait que le Shao Yin ne
thésaurise pas, les souffles des reins sont impuissants en profondeur.

逆	春	氣	則	少	陽	不	生
ni	chun	qi	ze	shao	yang	bu	sheng
肝	氣	內	變				
gan	qi	nei	bian	太	陽	不	長
逆	夏	氣	則	tai	yang	bu	chang
ni	xia	qi	ze				
心	氣	內	洞	太	陰	不	收
xin	qi	nei	dong	tai	yin	bu	shou
逆	秋	氣	則				
ni	qiu	qi	ze				
肺	氣	內	滿				
fei	qi	nei	man				

逆	冬	氣	則	少	陰	不	藏
ni	dong	qi	ze	shao	yin	bu	cang
腎	氣	濁	沈				
shen	qi	du	chen				

MAUVAISE CONDUITE PRINTANIÈRE

Nous avons les cataclysmes du fait du Ciel ; nous avons à présent les dérèglements de la faute des hommes, qui se conduisent mal.

Le texte (c. 401 à 448) semble reprendre ce qui avait déjà été dit, dans une première approche (c. 1 à 276), des effets pernicieux que produit la non observation des règlements ou commandements saisonniers. Il est vrai qu'en opposition avec la conduite exemplaire des Saints, qu'on vient d'évoquer (c. 383 à 400), il est dans la logique du « Suwen » de montrer la conduite de ceux qui vont contre la Voie. C'est ce que nous allons exposer, saison par saison.

Pour rendre en français la puissance du chinois, nous ferons ressortir toutes les articulations du schématisme, tel qu'il apparaît.

" Aller à l'encontre des souffles du printemps fait que le Shao Yang ne produit pas ", ne pas se livrer à l'excitation de la vie qui, pourtant, nous sollicite, c'est se retirer de cette modalité des souffles du Ciel, le *Shao Yang*, propre au printemps ; c'est l'empêcher de naître en soi, alors qu'il naît autour de nous ; c'est bloquer en soi le jaillissement et le déploiement de la vie. Attitude regrettable, dont on payera ultérieurement le prix.

Et pourquoi nous avons une telle disposition psychologique demeure un problème personnel. Le médecin avisé nous conseillera de veiller vitalement sur nos dispositions les plus intimes.

Le *Shao Yang* n'apparaît pas, n'est pas produit (*Sheng 生*), ne peut rien faire. C'est une situation où la vitalité n'est pas admise dans l'organisme, qui n'est pas disposé à la recevoir.

On peut comprendre que les souffles du Ciel, qui maintenant sont le *Shao Yang*, n'ont pas d'accès dans un individu. On peut aussi bien entendre qu'il n'y a pas de possibilité de développement de son *Shao Yang* pour l'individu. Les textes ne veulent pas distinguer les Esprits qui

sont dans l'Univers des Esprits d'un homme particulier. Ne pas tenir compte de l'existence des Esprits, c'est déjà se méprendre sur la portée réelle de la tradition.

Le nom même de *Shao Yang* mérite une explication. Il faut comprendre que le souffle du Ciel est jeune (*Shao* 少). Si l'on veut dire qu'il est moindre, on ne se trompe pas, mais on ne rend pas justice au dynamisme printanier des souffles célestes qui vont à la rencontre de la Terre pour produire les commencements de la vie.

La conséquence d'un comportement déréglé est que "les souffles du foie sont accidentés à l'interne". Les souffles du foie, qui est l'organe (*Zang* 臟) de la saison, sont radicalement accidentés (*Bian* 變). Le cours de la vie est brutalement arrêté dans son jaillissement et son déploiement. La gravité de l'atteinte est à estimer selon les cas. On a affaire soit à un incident technique qui retarde la marche, soit à un accident qui l'interrompt, qui tue.

Cet aspect ponctuel énoncé, il faut encore penser à l'effet sur le déroulement de la saison, de l'année, de la vie, quand les souffles du foie ont été ainsi bloqués dans leur développement.

On résumerait ainsi les conséquences auxquelles s'expose celui qui n'observe pas en lui le mouvement du printemps : ce qui, dans le Ciel venant à la rencontre de la Terre, est un souffle *Yang*, ascensionnel, porte, au printemps, le nom de *Shao Yang*. Il ne demande qu'à produire et qu'à vivifier (*Sheng* 生); encore faut-il qu'il puisse parvenir dans l'intime, pour devenir souffles du foie, sans être accidentellement arrêté ou gêné dans son élan.

MAUVAISE CONDUITE ESTIVALE

Ce qui, dans le Ciel, est un souffle *Yang* parvenu au sommet de sa puissance, porte, à l'été, le nom de *Tai Yang*. Il ne demande qu'à faire grandir et forcer (*Chang* 長), pourvu qu'il puisse parvenir au cœur de l'être, pour devenir souffles du cœur, sans être déprimé jusqu'à l'implosion, miné de l'intérieur, finalement neutralisé.

MAUVAISE CONDUITE AUTOMNALE

Ce qui, dans le Ciel, est un souffle *Yin*, au maximum de sa manifestation visible, porte, à l'automne, le nom de *Tai Yin*. Il ne

demande qu'à récolter et engranger (*Shou* 收), car il est pour le recueillement et non pour l'expansion. Grâce à cette apparente puissance du *Yin*, le *Tai Yang* de l'été trouve son achèvement ; c'est là la césure de l'année. La chaleur de l'été doit le céder, impérativement, à la fraîcheur de l'automne.

Deux jours consécutifs, dont l'un est, selon le calendrier, le dernier jour de l'été et l'autre le premier jour de l'automne, donneront une impression de chaleur, d'humidité et de lumière pratiquement égale ; cependant, c'est à ce moment-là que bascule le mouvement total qui emporte le Ciel/Terre ; il y a inversion radicale de la tendance. Le *Yang* est allé à l'extrême de ce qu'il peut faire, le *Yin* lui succède, avec toute la puissance extériorisée. Une riche moisson de souffles, une splendide fructification du Ciel/Terre sont équitablement à mettre au compte du *Tai Yang* et du *Tai Yin*, en ce début d'automne.

Si ces souffles ne parviennent pas au contact de l'homme pour devenir souffles du poumon, l'effet de rafraîchissement nécessaire n'est pas obtenu, avec, pour conséquence, un dessèchement (*Jiao* 焦) insupportable ; de même que l'effet de circulation, d'abaissement nécessaire n'est pas obtenu, avec, pour conséquence, un encombrement (*Man* 滿) insupportable.

MAUVAISE CONDUITE HIVERNALE

Ce qui, dans le Ciel, est un souffle *Yin*, tirant le vivant vers un abîme sans chaleur ni lumière, porte, à l'hiver, le nom de *Shao Yin*. Il ne demande qu'à thésauriser (*Cang* 藏) et à mortifier, pour peu que les souffles puissent descendre dans les profondeurs, sans être malencontreusement détournés, pour devenir souffles des reins ; sinon, on fait avorter l'espérance du renouveau qui repose sur la puissance des souffles des reins.

LE SOUFFLE VITAL DES QUATRE SAISONS

Les existences individuelles n'étant que des « moments » du souffle de la grande masse, vouloir camper un destin personnel en travers de ce courant, c'est nous conduire comme la mante religieuse dont parle le « *Zhuangzi* », au chapitre 12, qui dresse ses pattes pour stopper le char qui s'avance sur elle. Le souffle unique de la vie apparaît d'abord jeune et

ferme, il s'élançait et se répand. *Yang*, on lui donne le nom de jeune *Yang*, *Shao Yang*. Il vient du Ciel et s'impose à la Terre. Partout, il suscite les commencements de l'existence. Il devrait, *quand il s'agit de l'homme*, susciter les souffles du foie. Une conduite individuelle à l'inverse de ce mouvement provoque nécessairement, en bonne logique du vivant, une atteinte à l'intime. Elle arrête net l'élan vital. Cet accident, on le dénomme *Bian* (變), changement : le caractère assez brutal et radical du changement convient bien au printemps, où tout change brusquement. Le niveau profond de l'atteinte est bien marqué par l'indication de l'interne (*Nei* 內).

Le souffle vital suit la progression du soleil ; il forçait et reçoit le nom de *Tai Yang*, *Yang puissant*. Il accomplit ce que le *Shao Yang* avait démarré. Il demeure toujours, dans le *Tai Yang*, ce qu'il y avait dans le *Shao Yang*, le mouvement même du souffle vital, mais comme un homme adulte demeure toujours l'adolescent qu'il fut d'abord. Le *Tai Yang* vient du Ciel, s'impose à la Terre. Partout il affermit et développe l'existence. Il devrait, dans l'homme, susciter les souffles du cœur. Si l'individu se comporte en sens contraire de l'indication saisonnière, l'atteinte qu'il se porte à lui-même intéresse le cœur. Une impuissance, par manque de souffle central, tue l'activité, la vitalité même est bloquée au centre. On dit qu'il y a *Nei Dong* (內動) la circulation de vie est trop faible.

A l'ascendance de *Yang* succède l'apparition, progressivement dominante, de *Yin*. Le souffle vital, à l'automne, est un *Yin* encore faible ; il est le fléchissement du *Tai Yang* (car un souffle *Yin* n'est jamais compris que dans son rapport au souffle *Yang* auquel il succède et réciproquement) et tout continue à n'être qu'un seul et même souffle vital, qui emmène la grande masse universelle. On appelle *Tai Yin* les souffles de l'automne. Il vient du Ciel et s'impose à la Terre. Il ne donne pas, il ne fortifie pas ; c'est le cueilleur de fruits et le moissonneur de souffles qui engrange. Il devrait, dans l'homme, susciter les souffles du poumon. Pour un comportement qui contrarierait la tendance, l'atteinte est portée au poumon. La chaleur du poumon n'est plus régulièrement évacuée, il y a engorgement de souffles chauds. C'est une autre forme infiniment grave de l'incapacité de vivre normalement.

La maladie n'est pas moins interne que les atteintes précédemment décrites, portant sur le foie et sur le cœur. Simplement, la systématique

chinoise nous signale, par cette seule différence dans l'expression : présence de l'idéogramme *Nei* (内), interne, dans les maladies du printemps et de l'été, absence de ce même idéogramme à l'automne et à l'hiver, que les affections dues à ce que les souffles *Yang* ont été contrariés sont des attaques en forme de blessure profonde atteignant le jaillissement et la distribution de la vie. Les affections de l'automne et de l'hiver, dues à un comportement qui contrarierait les souffles *Yin*, ne sont pas moins graves, mais elles sont graves différemment.

Le souffle vital, en effet, est puissant, en hiver, mais dans la non manifestation. On le dénomme *Shao Yin*. Contrarier la tendance, c'est atteindre le rein. La fonction de conservation, de thésaurisation ne se fait pas. L'assise immobile, en couches profondes, de la vitalité, ne s'accumule pas. On se demande sur quoi le *Shao Yang* pourra bien prendre appui quand, au printemps, ce sera à lui de prendre son quart et d'éveiller partout la vie.

On voit, par ce défilé de mannequins des Quatre saisons — ou pour être plus exact — des modes que revêt le souffle unique de l'Univers, comment ce qui ressemble à Quatre souffles devient, dans l'homme, l'aliment et l'animateur de Quatre fonctions, auxquelles on a donné le nom d'organe, parce qu'ils organisent la vie. On voit surtout que tous ces équivalents de langue française : saisons, souffles, organes, fonctions, etc., sont, dans la réalité subsistante de nos existences, des repères du passage superbe et inexorable des deux modalités du *Yin/Yang*, le mouvement propre du Ciel/Terre auquel nous sommes livrés.

NOTE DESTINÉE PARTICULIÈREMENT AUX ACUPUNCTEURS

Ceux qui connaissent un peu l'acupuncture se seront peut-être étonnés de voir le foie, dont le méridien s'appelle « *Jue Yin* », associé au *Shao Yang* ; de voir le cœur, dont le méridien s'appelle « *Shao Yin* », associé au *Tai Yang* ; alors que le poumon, comme les reins, sont bien associés à des souffles qui portent le même nom que leur méridien : respectivement le *Tai Yin* et le *Shao Yin*.

Il ne peut pas non plus s'agir de l'habituelle répartition du *Yin* et du *Yang*, selon quatre modalités, au long des Quatre saisons. L'ordre serait alors le *Shao Yang* (jeune *Yang*) correspondant au printemps et le *Tai Yang* (vieux *Yang*) correspondant à l'été, comme dans notre texte ; mais nous aurions le *Shao Yin* (jeune *Yin*) à l'automne et le *Tai Yin* (vieux *Yin*) à l'hiver, alors que notre

texte présente l'ordre inverse, associant le *Tai Yin* à l'automne et le *Shao Yin* à l'hiver. Il faut se situer dans une autre perspective.

C'est, semble-t-il, que nous sommes déjà entrés dans le corps de l'homme, organisé selon la circulation des 12 grands méridiens, chacun associé à un viscère. Ces viscères se répartissent en deux groupes : les *Fu* (entrailles 腑) et les *Zang* (organes 脏). Les *Fu* sont du côté du *Yang*, tournés vers l'extérieur ; les *Zang* sont du côté du *Yin*, tournés vers l'intérieur.

Au printemps et à l'été, qui sont les deux saisons *Yang* de l'année, nous trouvons deux modalités du souffle *Yang* pour qualifier les souffles associés à l'organe de la saison. Ce sont les qualifications attribuées aux souffles des méridiens de l'entraille couplée avec l'organe de la saison. Ainsi, le foie, qui est l'organe correspondant au printemps, est associé par l'élément bois, à la vésicule biliaire, dont le méridien s'appelle le *Shao Yang*. De même, le cœur, qui est l'organe correspondant à l'été, est associé, par l'élément feu, à l'intestin grêle, dont le méridien s'appelle le *Tai Yang*.

A l'automne et à l'hiver, les deux saisons *Yin* de l'année, nous trouvons deux modalités du souffle *Yin*, qui sont les mêmes que celles qui qualifient les souffles des méridiens des organes (*Zang*) propres à la saison : à l'automne, le poumon, dont le méridien est le *Tai Yin* ; à l'hiver, les reins, dont le méridien est le *Shao Yin*.

Pour les deux saisons *Yang*, dont le mouvement est tourné vers l'extérieur, vers l'expansion, la modalité, la qualification des souffles se fait sous l'autorité du *Yang*, des souffles *Yang* et des entrailles (*Fu*) correspondant à ces deux saisons : *Shao Yang* et *Tai Yang*, vésicule biliaire et intestin grêle.

Pour les deux saisons *Yin*, dont le mouvement est de repli, d'intériorisation, la modalité, la qualification des souffles, se fait sous l'autorité du *Yin*, des souffles *Yin* et des organes (*Zang*) correspondant à ces deux saisons : *Tai Yin* et *Shao Yin*, poumon et reins.

En survolant le texte de la première partie du chapitre 2 (c. 1 à 276), on apercevait l'enchaînement et le déroulement des saisons entre le Ciel et la Terre, ce qui permet de comprendre qu'une saison n'est jamais que l'harmonisation de l'initiative pour la vie du Ciel et de la réponse docile de la Terre.

Dans ce premier discours, les effets d'une conduite à contre-courant des souffles de la saison étaient décrits, dans leur manifestation, à la saison suivante ; une maladie précise (diarrhée, fièvres intermittentes...) se déclenchait parce que les forces propres de la saison n'avaient pas été

suffisamment nourries par la saison précédente, dont on n'avait pas suivi le mouvement. On insiste sur l'enchaînement des saisons les unes aux autres, dans l'entre Ciel/Terre et à l'intérieur de chaque être.

Dans le second discours (c. 401 à 448), on précise les perturbations profondes que l'homme, dont la conduite est à contre-courant des souffles de la saison, déclenche dans les souffles qui assument en lui le même mouvement saisonnier.

Aller à l'encontre des souffles du printemps, empêchera les souffles du foie d'opérer les mouvements de jaillissement et de déploiement, rendant ainsi l'individu vulnérable à toutes les atteintes et maladies auxquelles les souffles du foie auraient dû s'opposer.

C'est le mouvement profond de chaque saison en l'homme qui est alors décrit et saisi à la faveur de son dérèglement : le même mouvement qui caractérise le printemps est, dans l'homme, celui du foie ; plus exactement, celui des Esprits qui, dans les saisons, sont le printemps, et qui, en lui, sont son foie.

Il en va de même pour l'été et le cœur, l'automne et le poumon, l'hiver et les reins.

TEXTE (c. 449 à 567)

*Le Yin/Yang des Quatre saisons est, pour les Dix mille êtres, tronc et racines. Pour cette raison, les saints,
Avec le printemps et l'été entretiennent le Yang,
Avec l'automne et l'hiver entretiennent le Yin.
En suivant les racines,
Ils accompagnent les Dix mille êtres dans l'immersion et l'émersion
A la porte où ils sont produits et croissent.
Quand on va à l'encontre de la racine,
Alors on attaque le tronc et on détruit l'authenticité elle-même.*

*Les Quatre saisons du Yin/Yang sont fin et commencement des Dix mille êtres, tronc de la mort et de la vie.
Aller à contre-courant, c'est la catastrophe qui détruit la vie.
Suivre le courant, c'est prévenir la maladie.
C'est cela obtenir la voie.*

La voie, les saints la pratiquent, les sots l'admirent.
 Qui suit le Yin/Yang vivra; qui va à l'encontre mourra.
 Qui le suit, maintient le bon ordre; qui s'y oppose provoque le désordre.
 Quiconque ira contre le mouvement naturel provoquera les contre-courants;

Et c'est cela l'obstruction interne.

夫 四 時 陰 陽 者
 fu si shi yin yang zhe
 萬 物 之 根 本 也
 wan wu zhi gen ben ye
 所 以 聖 人 春 夏 養 陽
 suo yi sheng ren chun xia yang yang
 秋 冬 萬 物 沉 浮 於 根
 qiu dong wan wu chen fu yu gen
 故 與 長 之 門 伐 其 本 壞 其
 gu yu chang zhi men fa qi ben huai qi
 生 逆 其 根 政 則 陰 陽 始 則 也 時 者 生
 sheng ni qi gen zheng ze yin yang shi zhe sheng
 真 萬 物 本 之 則 得 行 則 治 逆 是 者 逆 之 則 死
 zhen wan wu ben zhi ze de xing ze zhi ni sheng ni shi zhe ni zhi ze si
 之 從 是 聖 從 從 反 人 陰 之 則 謂 內 亂 格
 zhi cong shi sheng cong cong fan ren yin zhi ze wei nei luan ge

"Le Yin/Yang et les Quatre saisons est, pour les Dix mille êtres, troncs et racines", c'est-à-dire l'enracinement qui les tient dans la vie. On comprend à quel danger s'exposent ceux qui contredisent, en eux, le mouvement qui fait monter avec le souffle jaillissant du printemps, qui rythme l'existence au long de l'année et qui fixe solidement en terre, de sorte qu'on puisse tenir à travers les rafales du vent et de la pluie, en dépit des ardeurs du chaud ou de la rigueur du froid.

Les Saints sont merveilleusement sensibles à l'ascension vitale qu'ils ressentent comme l'effet *Yang* qui se déclare au printemps et se renforce à l'été, à la descente et à la décélération propre au Yin ; elle s'amorce à l'automne — secret revirement de la vie — elle nous immobilise en hiver. La sainteté des Saints est une marche, d'un même pas, avec la marche des souffles. L'accord avec les Dix mille êtres, avec les végétaux et les animaux, en particulier, naît de la fidélité des Saints à la règle saisonnière. Manger du mouton au printemps et des noisettes en hiver, porter des vêtements simples ou doubles, selon la saison, peindre des bambous au printemps ou en hiver, ne pas voir un vivant hors de son milieu, un poisson hors de l'eau, apercevoir les chevaux aux champs qu'ils fument en pâturant, est un plaisir de sage. La rêverie est alors plus active qu'il n'y paraît. Le flot monte et descend ; la barque, où se tient le pêcheur, monte et descend avec lui. Dans le corps de l'homme et de la femme, le sang aussi monte et descend, la liqueur séminale monte et descend, avec la lune, comme la marée. Emersion et immersion des êtres...

Le Ciel, avec la Terre, sa suivante, est au principe du mouvement de poussée et de croissance. Par la porte du Ciel (*Tian Men* 天門) sortent tous les vivants (7).

Par un jeu d'assonance, qui n'est pas fortuit dans le « Suwen », pas plus que ne sont fortuits les sonorités des poèmes de Verlaine, de Valéry ou le lamento lamartinien et le rugissement hugolien, le poème du « Suwen » appuie sur la finale « en » et martèle, dans nos esprits, la stricte obligation de suivre, à partir de leur enracinement, les souffles de la vie, mettant en garde celui qui prétendrait vivre à contre-courant.

(7) On dit de *Ming Men* 命門 qu'il est la porte de la destinée, parce qu'on pense à la vie dont la destinée se dessine, mais *Tian Men* 天門, au Ciel, c'est *Ming Men* dans le corps.

“ Quand on va à l'encontre de la racine (Gen 根),
 Alors on attaque le tronc (Ben 本),
 Et on détruit l'authenticité elle-même (Zhen 真). ”

Notre attention est, par ce procédé, attirée sur la formulation de l'authenticité du courant vital. Par les souffles *Yin/Yang* des Quatre saisons, le Ciel nous enrachine dans l'être. La vie donnée est à conduire le long d'un axe terrestre, pour s'épanouir en vitalité authentique de fruits, sortis de fleurs apparues sur les branches.

La racine, c'est *Gen* (根), la tige, c'est *Ben* (本), le produit authentique, c'est *Zhen* (真). Une fois encore, la formulation est : Ciel, Terre, Homme. Le Ciel fixe en Terre, c'est la racine (*Gen* 根); le Ciel fait monter la Terre, c'est la tige, le tronc (*Ben* 本); le Ciel/Terre assure l'authenticité du produit, c'est l'authenticité (*Zhen* 真). De la collaboration du Ciel/Terre résulte, à toutes les étapes, la naissance, la croissance et l'achèvement des êtres.

Quand on travaille en milieu chinois, il faut s'attendre à l'incessante reprise, sous un mode différent, de l'éternel retour au réel. Nous ne sommes donc pas surpris de voir revenir les Dix mille êtres, dans un nouveau rapport avec les Quatre saisons du *Yin/Yang*.

Il faut bien remarquer que le *Yin/Yang* des Quatre saisons (*Si Shi Yin Yang* 四時陰陽) déjà exposé, est un aspect bien différent des Quatre saisons du *Yin/Yang* (*Yin/Yang Si Shi* 陰陽四時), qu'on présente maintenant.

On avait concentré l'attention sur le *Yin/Yang*, enracinement des êtres vivants. Ce qu'on énonce maintenant concentre notre esprit sur les Quatre saisons. Elles sont le manège où tournent, dans une reprise sans fin, le cheval noir et le cheval blanc de l'attelage céleste. La nuance n'est que nuance ; mais la nuance importe, quand il s'agit de la vie. Parler du *Yin/Yang* des Quatre saisons, c'est voir la vie en s'intéressant à sa production. Parler des Quatre saisons du *Yin/Yang*, c'est considérer les enchaînements du fil déjà secrété et voir comment il se comporte d'une saison à l'autre ; c'est chercher à saisir ce qui conduit vers la mort ou vers la vie, afin de tenir une conduite qui évite la mort et favorise la vie ; c'est adhérer à cette particulière manifestation de vie ou de mort qu'est la saison.

La conscience d'un Saint est un indicateur de tendance. On se demande parfois comment certains malades peuvent savoir qu'ils en réchapperont ou qu'ils « y resteront ». La réponse est qu'ils perçoivent leur rapport, à tout moment, avec la saison qui est et avec celle qui vient.

Marquant l'inversion de perspective que nous venons de signaler entre la présentation du *Yin/Yang* des Quatre saisons et celle des Quatre saisons du *Yin/Yang*, voici d'abord ce qu'il advient quand on contredit la saison, puis la conduite des Saints qui, eux, « suivent » la saison. Dans la présentation précédente, nous avons l'ordre inverse : d'abord était exposée la conduite des Saints, puis celle des dévoyés.

Quelqu'un est-il assez présomptueux pour défier la saison : il attire les désastres du feu (sécheresse) et de l'eau (inondation), ou de la guerre où, par le feu et par l'eau, les paysages sont bouleversés et les paysans anéantis. Un prince attirera ces désastres sur son royaume ; un simple particulier attirera leurs analogues sur lui-même et son entourage. C'est la vie qui est blessée.

Un sage suit la saison — sans quoi cet homme ne serait pas un sage — aucune maladie atteignant en lui la puissance vitale ne lui viendra. En lui, la vertu parfaite est le signe qu'il est un avec la Voie. Il l'a, il la garde, comme elle le garde.

La Voie est à la portée de tous. Peu la pratiquent. Ceux qui la pratiquent et la font pratiquer sont Saints. Ceux qui la révèrent sans la pratiquer sont légion. Le « Laozi » (ch. 70) ne dit-il pas la même chose :

*"Mes paroles si faciles à comprendre
Si faciles à mettre en pratique
Personne ne les comprend
Personne ne les pratique."*

Quand il s'agit de la Voie et de la Vertu de la Voie, comment savoir demeurer sur la Voie, s'alimenter de sa Vertu ? Par fidélité au mouvement *Yin/Yang*. Préfère-t-on la vie ou la mort ? l'ordre ou le désordre ? Si l'on veut vivre dans l'ordre, il n'est pas possible, quand on est déjà dans le courant qui emporte, de se retourner pour s'y opposer. Ce contre-courant (*Ni*), quand il s'agit purement et simplement du *Yin/Yang*, selon les Quatre saisons, ne peut avoir qu'un résultat : le rebroussement du flux vital, le blocage dans un remous qu'on ne pourra

jamais libérer, à moins de redonner aux souffles la possibilité de s'écouler selon le courant porteur de la vie.

Le blocage se dit *Ge* 木. L'analyse graphique permet de distinguer un radical 木, partie de gauche, qui est l'arbre ; il représente la puissance ascensionnelle de la vie, elle monte de la racine par la tige et s'épanouit. Associé au radical, la partie de droite, 𠄎 semble bien signifier l'atteinte. L'arbre est frappé durement, tige cassée, tronc blessé à mort, plaie mortelle, rupture interne du courant vital, c'est de cela qu'il s'agit. Peut-être qu'aucun organe n'est anatomiquement ou visiblement endommagé. C'est la vie et la vitalité qui sont touchées. Quoi de plus irréparable. L'impuissance du médecin n'est jamais plus grande que lorsque le patient vit à contre sens. La vie punit de mort ses contrevenants.

TEXTE (c. 568 à 618)

C'est la raison pour laquelle les Saints n'attendaient pas que les maladies soient déclarées, mais s'en occupaient avant qu'elles ne se déclarent. Ils n'attendaient pas que s'introduise le désordre dans les affaires, Mais s'en occupaient avant qu'il ne se déclare.

C'est ce qu'on a voulu dire.

Attendre que la maladie se soit formée pour y remédier,

Que le désordre se soit formulé pour s'en occuper,

C'est attendre d'avoir soif pour creuser le puits,

Attendre le combat pour forger ses armes.

N'est-ce pas bien tard ?

是 shi	故 gu	醒 sheng	人 ren	不 bu	治 zhi	已 yi	病 bing	治 zhi	未 wei
病 bing	不 bu	治 zhi	已 yi	亂 luan	治 zhi	未 wei	亂 luan	亂 luan	後 hou
此 ci	之 zhi	謂 wei	也 ye	夫 fu	病 bing	已 yi	成 cheng	而 er	後 hou
藥 yao	治 zhi	亂 luan	已 yi	成 cheng	而 er	井 jing	後 hou	治 zhi	之 zhi
鑿 zao	而 er	渴 jie	而 er	穿 chuan	不 bu	井 jing	晚 wan	治 zhi	乎 hu
關 guan	而 er	壽 shou	兵 bing	不 bu	不 bu	亦 yi	晚 wan	治 zhi	乎 hu

La sagesse des civilisations — et la chinoise n'en manque pas — leur a fait dire, d'une seule voix : mieux vaut prévenir que guérir. C'est la conclusion qu'on attendait aux spéculations qu'on vient de lire.

Quand on relit le chapitre 71 du « Laozi », qui, manifestement, était présent à l'esprit de l'auteur du chapitre 2 du « Suwen », on comprend mieux l'utilité de cette poignée d'idéogrammes (c. 568 à c. 618). Le point à bien saisir n'est pas, comme on le croirait à première vue, simplement que prévenir vaut mieux que guérir. C'est bien cela qui est dit, mais avec l'accent et l'insistance d'un initié. Après tout, c'est toujours des Saints, et non du vulgaire ou même des habiles, des experts, dont il s'agit.

Ce qui est commun à « Laozi », ch. 71, et au « Suwen », ch. 2, c'est l'affirmation :

"Les Saints n'étaient pas sujets aux maladies, affectant leur puissance vitale."

Le « Laozi », ch. 71, donne la raison de l'immunité ainsi affirmée : pourquoi les Saints n'étaient-ils pas malades, c'est parce qu'ils savaient appeler mal le mal.

Se donner du mal pour éviter une maladie, c'est être attentif aux indications saisonnières. Ils se donnaient la peine d'observer les signes avant-coureurs des désordres qui pourraient s'annoncer dans le corps social. Attentifs à leurs peuples, ils le gouvernaient en se gardant bien des tracasseries et des interférences incessantes qu'au nom des bons sentiments ou au nom de la raison d'Etat, se permettaient les disciples de Confucius, ceux de Mozi ou les Légistes. C'est le thème même du chapitre 72 du « Laozi ». Guérir, c'est prévenir, comme gouverner, c'est prévoir. Tout le reste n'est que mauvaise littérature, médicale ou politique.

Le chapitre 64 du « Laozi » a servi de péroraison pour terminer le chapitre 2 du « Suwen ». Selon la numérogie, telle que les anciens l'utilisaient dans le « Laozi », le « Suwen » et les autres œuvres de la tradition ésotérique, 64 est un nombre remarquable : il exprime efficacement le déploiement de la vertu dans l'Univers ; 8 élevé à la puissance 2, c'est la vertu du *Yin/Yang* à travers le Ciel/Terre, c'est le jeu de la mutation universelle spontanée, le thème du Livre des

Mutations (*Yi Jing* 易經). Le mot même de mutation (*Yi* 易) figure dès l'entrée du ch. 64 du « Laozi ».

Le « Laozi », ch. 64, fournit au « Suwen », ch. 2, cette formule :

" Agir va à ce qui n'est pas encore.

Gouverner prévient la venue du désordre."

Les ultimes avis réunissent une dernière fois, dans la main des Saints Rois, les pouvoirs de soigner leur peuple et de protéger sa vie. Ils rappellent rituellement que l'administration tardive de remèdes à un malade fait penser à l'insensé qui attend d'avoir soif pour creuser le puits, qui attend d'être contraint au combat pour se forger une arme. C'est bien tard, remarque le texte.

" On s'affaire et on échoue constamment près du but.

La vigilance du début à la fin eût évité l'échec."

(« Laozi », ch. 64)

EN CONCLUSION

Comment le chapitre second du « Suwen » est-il la suite logique du chapitre premier ? Pour le savoir, il suffit de mettre en regard les contenus, de voir s'opérer la soudure, d'observer le ou les idéogrammes qui font office de pivot entre les deux chapitres.

Le pivot, c'est la « durée de la vie », exprimée par le caractère charnière : *Shi* 時 ; dernier idéogramme du ch. 1, il réapparaissait dès la première partie d'Assaisonner les Esprits. Au milieu du ch. 2, *Shi* (時) est modulé dans l'expression *Si Shi* (四時) : les Quatre saisons. On retrouve l'expression *Si Shi* (四時), les Quatre saisons, dans deux phrases parallèles, mais où l'expression s'inverse : le *Yin/Yang* des Quatre saisons et les Quatre saisons du *Yin/Yang* :

a) *" Le Yin/Yang des Quatre saisons est, pour les Dix mille êtres, tronc et racines."* L'Univers parcouru par les souffles qui battent en *Yin/Yang*, produit les Dix mille êtres, assurés sur leur tronc céleste et enracinés par le Ciel en Terre.

b) "Les Quatre saisons du Yin/Yang sont fin et commencement des Dix mille êtres." A l'intérieur de chacun des êtres, les Quatre saisons du Yin/Yang opèrent et le font commencer d'être tel, opèrent et le font cesser d'être tel.

La plupart des lecteurs qui ignorent le chinois n'ont pas pu remarquer que les Quatre saisons, primitivement Quatre souffles de l'univers, deviennent les Quatre souffles de l'Univers, constitutifs de la vie de l'homme au sein des Dix mille êtres. C'est la longévité des êtres, question posée au ch. 1, qui est reprise par ce ch. 2 du « Suwen ».

Il convient de prendre de la hauteur et de considérer les deux discours sur les Quatre saisons qui nous sont adressés. Adressés, plus précisément, à qui ? A nos esprits. Comment ce battement Yin/Yang du souffle vital, qui nous investit, nous atteint-il concrètement ? La réponse est : il atteint en nous les Esprits.

En effet, le Ciel ne s'adresse en nous qu'aux Esprits. Il nous les a délégués pour conduire nos existences. Le commandement céleste nous dit : Assaisonnez vos Esprits ! Gardez-les dans la saison !

Les Esprits (*Shen* 神) se manifestent dans l'organisme humain sous forme d'organe (*Zang* 臟) de la même manière qu'ils se manifestent au Ciel sous forme de vent, chaleur, froid, sécheresse, humidité, feu, et sur Terre sous forme de Cinq éléments (*Wu Xing* 五行) qui sont le bois, le feu, la terre, le métal et l'eau⁽⁸⁾.

Considérant le cœur de l'homme comme l'organe souverain présidant à la vie, on dira que les Esprits doivent être gardés au cœur et que le cœur doit être gardé par les Esprits. Qui veut assumer sa vie doit prendre conscience du passage différentiel des saisons. Il n'y a pas de vie durable hors saisons.

Se connaissant, par expériences, pour ce qu'il est : ses réactions, ses dispositions, ses ambitions, son environnement, l'individu se conformera, ajustera, harmonisera (*Tiao* 調). Il harmonisera les composants de sa vie propre avec la vie universelle.

(8) Cf. « Suwen », ch. 5, en préparation.

Le ch. 1 montrait la vie et la vitalité authentique ; le ch. 2 invite à se disposer pour l'authenticité de la vie. Le ch. 1 « Les Authentiques de Haute Antiquité » expose ce qu'est la vie et la vitalité, pour la femme et pour l'homme ; le ch. 2 « Assaisonner les Esprits » montre comment disposer nos Esprits pour la vie, en fonction des Quatre saisons.

Le terme « Esprits » (*Shen* 神), qui apparaît dans le titre, n'est pas repris dans le texte. Rien d'étonnant à cela. Dans un chapitre deuxième, consacré à la Vertu, il n'y a pas lieu d'entrer dans le détail de la conduite des Esprits. Il faudra attendre les développements de chapitres suivants pour en savoir davantage.